

**LES ATELIERS D'ÉCRITURE :
D'UN AMOUR POUR LES ORNITHORYNQUES ET DE
QUELQUES AUTRES EFFETS PERSONNELS...**

Christophe Fourvel
écrivain, intervenant en ateliers d'écriture

Voilà huit ans que je propose des ateliers d'écriture dans les établissements scolaires et je commence toujours ainsi : par une demi-heure de monologue, face aux enfants. Une demi heure pendant laquelle je remonte le fil de ma vie, de l'âge de huit ans, celui de la naissance (consciente) de mon désir d'écrire, à maintenant. Peut-être plusieurs centaines de fois ai-je ainsi récapitulé ce chemin intime et ses grandes étapes : mes études scientifiques, l'abandon de ma thèse, les histoires d'amour mêlées aux histoires professionnelles ; ma rencontre déterminante avec un écrivain, à l'âge de vingt-trois ans, puis, plus tard, mon départ de Marseille vers Besançon et la publication de mon premier livre. Depuis huit ans, je leur dis que je ne viens pas pour parler avec eux de littérature, du plaisir que l'on éprouve ou pas en lisant des livres car je sais trop que la littérature est quelque chose qui souvent nous sépare. Le nom même dessine une barrière qui pourrait conduire certains à penser « qu'ils ne sont pas concernés » par l'expérience que je leur propose. Je préfère partir de ce point commun indiscutable, à tous les enfants et à moi : le langage. « Ce fer » que je tente obstinément de ciseler et qui nous concerne tous, comme il me plaît de leur rappeler, que nous soyons boulanger, dealer, footballeur professionnel, maçon ou écrivain.

Le langage est l'outil que je ne cesse de travailler, ce sur quoi j'ai quelque chose à dire et cette chose à dire fait que je suis là, encore une fois devant eux, à effectuer mon vieux numéro d'artiste. À tenter d'alerter leur conscience, à prévenir le danger qui pèse sur l'animal menacé qui est la langue et dont les laboratoires de la

communication, de la politique, du bazar médiatique ne cessent de développer des formes artificielles, muselées et prêtes à l'emploi. Car, oui, le langage est ce qui se confisque ; ce que la parole publique si souvent caricature et piétine et qu'il nous faut préserver, raviver, au risque d'être malheureux. Le langage est le seul outil qui nous permet d'attraper nos désirs, nos envies. Les mots sont des pinces pour saisir ce qui fait mal dans nos têtes. Ce qui a une chance de retenir les gens que l'on aime quand les malentendus les font partir. Là est sans doute mon seul message. J'ai presque honte de le livrer ainsi, chaque fois, avec ces effets de manche qui se ressemblent. La répétition me va mal parce qu'elle me donne l'impression de tricher. Je joue parfois, comme un monsieur Loyal. Je fais semblant de chercher un mot qui est déjà disponible dans ma tête. Mais voilà. « Ils¹ » m'écoutent toujours silencieusement. « Ils » m'entendent un peu ; un peu plus parfois. Ils ont compris que j'étais adepte du plain-pied et du sol que l'on partage. Que bientôt, lorsqu'il sera question d'écrire, je leur demanderai de raconter des choses d'eux-mêmes mais que je m'engage à les écouter ainsi, dans le même silence qu'ils ont ensemble fabriqué, pour accueillir mes phrases.

DU CHAOS AU FOND DE SOI...

Ma première préoccupation est de faire résonner mon bonheur d'être là, devant eux, en réempruntant le chemin que je me suis construit. Car je sais que la « vraie » partie m'échappe ; qu'elle se joue entre eux et mon ombre portée dans leur yeux. Car au-delà de ce que je dis et de la conviction avec laquelle j'aime le dire, les élèves jaugent une chose : est-ce que le martien qui vient ainsi de débouler dans leur classe a l'air heureux ? Je suis convaincu de cela : si j'ai l'air d'avoir compris, avec ma façon bizarre, une toute petite chose qui justifie les pas de côtés que je ne m'arrête pas de mimer devant eux et que je leur demande à présent d'esquisser avec moi, si la ligne de fuite que j'ai confondue avec ma vie est un peu plus ensoleillée (ou « cool », ou « hallucinante ») que ce que laisse entrevoir le chemin ordinaire, alors oui, ils vont m'écouter. Certains vont m'écouter. Cela implique deux présupposés : que ma vie d'écrivain, telle que je l'ai conçue soit une belle aventure et qu'ils possèdent en eux une faille, un doute. Cette deuxième condition est tout aussi essentielle. Je crois que la littérature (le désir intense de lire comme celui d'écrire) est une compagne possible pour les seuls gens capables de douter. Nietzsche a écrit : « Il faut avoir encore du chaos en soi pour enfanter une étoile qui danse. » S'il n'y a pas de chaos (ou de conscience du chaos, ou s'il y a un déni de chaos...), la littérature et mes numéros d'acteur passionné ne peuvent rien. Je ne le blâme pas. C'est là juste une situation d'erreur, de mauvais diagnostic : le médecin convoqué n'est pas spécialiste de la chose qui ne va pas. Il se peut même que le patient se porte mieux que le soignant. J'ai connu cela, lors d'interventions en prison, dans certaines classes de BEP ou de bac pro. Des yeux en face qui disent :

1. L'atelier d'écriture aura essentiellement à cœur de dissoudre cette forme indifférenciée, que je désigne ici par le pronom personnel pluriel « ils », au profit des audaces des « je »...

J'ai trouvé. J'ai pas besoin de toi et de tes salades, mes yeux ne fléchissent pas, tes mots ne font pas trembler ma maison, elle est solide. La vie est simple : faire le maximum d'argent, avoir une belle maison avec piscine, plein de maitresses. Il n'y a pas d'autre sens à chercher.

Ou alors, variante plus compatible avec le monde :

Depuis que je suis petit je sais que je serai mécanicien. Mon père a un garage. Je vais prendre la suite. La vie c'est les voitures.

Devant une telle rectitude, une telle confiance envers ce qui sera ou doit être, je m'incline. Je ne peux rien faire d'autres qu'acquiescer. Il est rare que l'atelier d'écriture proposé, et qui inclut en moyenne 6 à 10 heures d'intervention, puisse entamer cette certitude souvent très protégée. John Fante dit dans un très bel hommage à Dostoïevski, qu'il faut « une maladie mortelle pour écrire » et certains enfants sont bien trop sains. Car bientôt je vais leur demander de puiser dans le mal et le bien de leur vie. Dans ce qui brille sous les couches de maquillage et d'habitude. C'est désormais le deuxième moment. J'en ai terminé avec ma présentation. Nous commençons à lire.

EN LISANT/EN ÉCRIVANT

Je ne me déplace jamais sans quelques textes amis. Nous lisons toujours avant d'écrire. Je pense que ces lectures servent avant tout à créer « une atmosphère de mots » ; qu'avant d'écrire, nous sommes comme des danseurs qui avons besoin de nous échauffer et ce que nous allons lire est notre échauffement. C'est pour nous aussi, une manière d'être moins seuls. J'ai besoin à cet instant de notre rencontre, d'écouter avec eux ces écrivains qui ont parlé de leur monde, de leur père, de leurs échecs, de leurs amours mal foutues ; qui ont dit des choses sublimes et qui se sont donnés la mort parfois. Qui se sont révoltés et qui ont bâti de grandes histoires de vie et d'écriture. Je présente à la classe mes lampions, mes fêtes : ceux qui me rendent la vie plus belle : Stig Dagerman, John Fante, Jean-Luc Lagarce, Sei Shonagon, Eugène. Mes amis aussi de la vraie vie : Christian Garcin, Jean-Luc Sarré, Éric Pessan... En huit ans, j'ai construit une petite bibliothèque personnelle de textes dédiés aux ateliers d'écriture. Elle contient environ soixante-dix extraits de livres. Elle s'enrichit très lentement, au gré de mes nouvelles lectures, d'un à deux textes par an. Il m'arrive d'exprimer des réserves à l'égard de certains textes que nous lisons. J'insiste parfois sur le fait que je n'aime pas un texte, un livre, un auteur mais qu'il va nous aider. Je voudrais les emmener dans cet au-delà du rejet ou de l'adhésion qui constituent souvent l'anode et la cathode de leur fonctionnement habituel ; insister plutôt sur le pouvoir réfléchissant d'un texte, sa capacité à montrer un futur que nous ignorions. J'essaie aussi de rappeler cette vérité : qu'il est important de ne pas aimer pour savoir un peu mieux qui nous sommes et où nous voulons aller. Que c'est aussi formidable de ne pas aimer que d'aimer quand cela nous fait avancer. Lire donc, pour être dans le proximité d'une réflexion que nous tentions aveuglément d'appréhender sans y parvenir. Pour alimenter la lampe qui nous fera mieux nous déplacer dans notre pénombre. Ne

jamais parler à cet endroit de la lecture-plaisir, car cela reviendrait à remettre en jeu le caractère clivant de la littérature.

LAISSER S'EXPRIMER LA LANGUE INTIME

Ce que nous allons écrire n'obéit guère au fond qu'à une seule exigence : l'authenticité. Cette quête pourra contribuer à accroître le contingent de fautes d'orthographe ou de syntaxe. Si notre animal préféré est l'ornithorynque est qu'il est question d'évoquer son animal préféré, la phrase *mon animal préféré est l'ornithorynque* est plus intéressante, plus juste que celle qui dirait *mon animal préféré est le chat*.

De la même manière, l'histoire intime s'écrit souvent dans une pluralité de langues. Il m'arrive de solliciter l'emploi de mots d'autres langues, issus de celles des pères et des mères. L'origine s'écrit alors en wolof, en turc, en arabe, en bosniaque, en cambodgien. Le commencement de l'histoire puise dans d'autres lexiques. Eux expriment mieux l'arrivée en France, désignant plus justement la table de la cuisine, les échanges du repas, la saveur des plats. Le français vient avec le « je », la description de la chambre, la première impression faite par l'école, le futur, les possibles d'ici. J'admire ces enfants qui parlent plusieurs langues. Moi qui me débat maladroitement avec un peu d'espagnol et d'anglais, j'aime leur dire à quel point ils portent en eux une richesse. Dans l'espace des ateliers d'écriture, parler tamoul, wolof, créole, a autant de valeur que de maîtriser l'anglais et nous n'oublions pas que de tels espaces sont rares. Seules comptent les odeurs, les couleurs qu'un mot peut faire naître dans l'esprit et les yeux de celui qui le prononce.

Alors, plus concrètement, qu'écrivons-nous, que tentons-nous d'exprimer ? J'aime travailler à partir de thèmes que la modernité ballotent : la transmission, le lien familial. La maison. Les événements ou les objets qui nous ont fait du mal et ceux qui nous ont fait du bien². Le portrait des gens que l'on aime ou que l'on admire. La description d'une journée « presque » ordinaire et qui s'entête à demeurer dans notre mémoire. Les œuvres, les voyages, les paysages qui ont compté dans notre vie, les trajets que l'on accomplit souvent. J'insiste longuement pour que se dénudent un peu les fils de notre appartenance au monde ; pour que se nomment les colères, les peurs, les amours. Les admirations. Longtemps, j'ai pensé que j'avais une foutue tendance à me répéter au moment de délivrer les consignes. Mais je sais qu'en me répétant, j'opère des tout petits déplacements sémantiques, je remplace un mot dans une même phrase, je modifie un peu mes exemples... C'est sans doute là un élément déterminant : multiplier les formules presque identiques, les périphrases, jusqu'à ce qu'un mot, au moins, fasse résonance dans chaque tête ; trouve un écho dans le vécu de chacun.

2. Selon une catégorisation empruntée à l'écrivain suisse Eugène.

UNE EXPÉRIENCE DE « KATA LITTÉRAIRE »

Je suis très fier d'un atelier mené avec une classe de 4^e au collège Châteaudun de Belfort³. Je me souviens avoir commencé la première séance en leur disant ceci : ce que nous allons réaliser est une première mondiale ! Je m'amuse toujours à le croire, je ne sais pas si c'est vrai. C'était une expérience singulière, quoi qu'il en soit. Je venais de publier un livre dont le motif, disons, était emprunté à la pratique du karaté (*Bushi no nasake – La tendresse du guerrier*) et nous inaugurons une série de séances consacrées à l'écriture et à une initiation aux arts martiaux menée par un professeur certifié, ceinture noire 3^e dan ! Les élèves alternaient les séances avec moi (pendant leur cours de français) et avec Fabien Fèvre, mon professeur de karaté, pendant les cours d'éducation physique. Sans entrer dans les détails, ils apprenaient « avec leur corps » des ébauches de *katas* qui sont des enchaînements de mouvements d'attaque et de défense et nous tentions d'imaginer une transcription de ces mêmes gestes sur le papier. Ainsi, pendant les temps d'écriture, qui furent, au nombre de quatre (de deux heures chacun, disséminés toutes les deux semaines en alternance avec des séances d'initiation au karaté), « les attaques » devenaient nos revendications, nos désirs de voir le monde changer, les actions que nous envisagions pour nous donner une vie meilleure. « Les gestes de défense » recoupaient, quant à eux, ce que l'on subit et que l'on peine à supporter ; les agressions du monde extérieur, les comportements sociaux honnis. Ces listes de comportements entraînaient dans le champ plus large de la réalisation d'un autoportrait que j'avais nommé *kata* littéraire autant en référence au contenu de mon livre qu'aux *katas* pratiqués sur les tatamis et qui peuvent être « lus », d'une certaine manière, comme un dévoilement de celui qui les exécute, tout à fait comparable à l'autoportrait. Pour mieux abolir les distances que les élèves pouvaient légitimement ressentir entre une activité purement intellectuelle et une pratique sportive issue d'une tradition orientale, nous avons lu ensemble des contes japonais anciens relatifs aux arts martiaux et abordé par l'écriture la question du corps, à partir de textes personnels issus d'une autre expérience menée avec la danseuse-chorégraphe Geneviève Pernin. Il s'agissait, dans ce dernier cas, d'énumérer, sous forme de notes, des sensations liées au corps : joie, fatigue, plaisir, effort, envie et/ou d'imaginer une histoire ou une description d'un état physique, à partir d'une liste de parties du corps élaborée ensemble.

Si j'insiste sur le contenu de cet atelier, c'est bien pour la largeur de son spectre : expression des colères, des soucis citoyens, des peurs, des pressions subies mais aussi exploration à la fois pratique et littéraire de notre rapport intime au corps. Tous les enseignants savent qu'il existe une perche possible à partir de laquelle l'élève le plus réfractaire au mouvement acceptera de se déplacer. C'est pourquoi, je donne souvent le choix entre plusieurs propositions d'écriture. Pourquoi aussi, un élève peut choisir de s'en tenir à un seul projet quand bien même je reviendrais plusieurs fois dans la classe avec de nouvelles consignes. Pourquoi enfin, je privilégie, lorsque c'est possible, la conduite d'ateliers pluridisciplinaires en

3. Dans la classe de Catherine Bolmont-Pernel que je remercie ici pour sa confiance et son gout du risque...

compagnie d'autres intervenants comme la danseuse déjà citée (Geneviève Pernin), le photographe Lin Delpierre, les cinéastes Jacques Séchaud et Emma Prétot, le metteur en scène Mohamed Guellati ou le plasticien sonore Alain Michon (au sein d'établissements scolaires ou dans d'autres contextes).

AU PLUS PRÈS DE MES PRÉOCCUPATIONS...

Enfin, pour ce qui est de la forme des textes, il me faut convenir ici que je n'aide pas beaucoup les enfants ! Je ne conduis jamais d'atelier oulipien ; n'utilise presque pas de textes à trous sauf dans des classes en grandes difficultés (type SEGPA). Nous ne finissons pas d'histoires à partir d'un début ou n'imaginons pas de début à partir d'une chute illustre. Il m'a toujours semblé qu'une telle proposition de ma part relèverait de l'imposture, car ce qui légitime ma présence dans une classe est l'écriture de mes livres et que mes livres ne m'ont jamais conduit à explorer le possible oulipien de la langue. Ce n'est pas mon histoire, ma compétence, et il est important pour moi d'occuper une place qui soit complémentaire à celle du professeur. De proposer une démarche qui emprunte en quasi totalité à mon cheminement personnel. Il m'arrive ainsi de soumettre des thématiques qui relèvent de mon travail en cours. Suggérer ce qui n'est pas encore tout à fait résolu chez moi. Ce fut notamment le cas durant la période où j'écrivais *Le mal que l'on se fait*. Le personnage principal de ce roman séjourne successivement dans deux pays dont il maîtrise mal la langue et cela le conduit à effectuer une sorte de relevé de son environnement linguistique. Il repère les phrases qui sont des formules de politesse ou nécessaires à son quotidien. Cela m'a amené à concevoir un atelier comme un « autoportrait au langage » : faire de mots familiers de l'enfance, des refrains connus par cœur, de nos tics de langage ou de ceux de nos proches, les personnages de « petites proses » qui, mises bout à bout et parce qu'elles sont censées balayer tout notre univers linguistique, constituent une forme d'autoportrait au langage, comme on désigne en peinture « un autoportrait à la palette ». Ce travail a de plus, à mes yeux, la grande qualité de rappeler que nous vivons en permanence dans un univers habité par les mots.

UNE EXPÉRIENCE D'ÉCRITURE COLLECTIVE

Lorsqu'il m'arrive de désertier le champ de l'introspection pour celui de l'imaginaire, j'aime travailler à partir d'un livre que j'ai écrit pour les enfants et qui s'intitule *Tous les cinq*. Je lis alors à la classe cette petite histoire et m'en détache très vite, pour en conserver le squelette, la charpente. Je découpe ainsi cette chronique d'une famille pauvre en modules que nous lavons de toutes inscriptions narratives pour construire ensemble une nouvelle histoire. De mon livre, ne subsistent alors que de petits matériaux vierges que nous allons récupérer : un moment de repas que les personnages partagent, un zoom réalisé sur un seul d'entre eux, la description d'une journée ordinaire pour ce groupe, une action inédite, une chute. À nous de tout inventer, collectivement. Chaque chapitre est comme une

pierre lavée de ses inscriptions et sur laquelle nous marchons pour traverser une rivière et ainsi atteindre une autre rive : celle de l'écriture.

Les enfants se regroupent en équipes de travail composées de trois à cinq élèves chacune et rédigent un chapitre de l'histoire « scénarisé » collectivement. Nous ménageons alors des temps de lecture intermédiaire, de façon à veiller à la cohérence générale des récits. Soyons vigilants à ce qu'un personnage ne soit pas blond le matin et rouquin le soir ! Qu'il ne parte pas avec une voiture bleue devenue rouge en cours de trajet ! Cet exercice permet d'attirer l'attention de chacun sur la multitude de détails qui font (ou ne font pas) la force et l'intérêt d'un récit. C'est la seule expérience que je n'ai jamais tentée d'écriture collective.

VALORISER LE CHEMIN PARCOURU PLUS QUE LE RÉSULTAT...

Au regard de ces temps partagés, les textes finaux qui ponctuent notre rencontre, ne réfléchissent pas forcément toute la lumière traversée. J'ai tendance à privilégier le chemin à la destination finale, même si j'accepte, lorsque cela m'est demandé, de travailler à une forme imprimée⁴ ! Mais il existe, bien entendu, et avant une éventuelle restitution de type livresque, un moment important qui est celui de la lecture orale. La voix sait conserver l'émotion d'une traversée que le papier, en général, occulte. Et il est bien qu'ainsi, chacun lise aux autres, ce qu'il a écrit. C'est l'heure des courages magnifiques. Ce n'est jamais une obligation. Comme toujours, il convient de cerner ce qui relève d'une timidité que l'élève voudrait outrepasser, d'une envie qui s'affranchit mal du qu'en dira-t-on, d'une pudeur malade, d'une mise à nu pour laquelle la lumière de la classe est trop violente. L'appui des enseignants est capital car eux savent ce qui foment le refus de s'exhiber, connaissent la « gravité » de la blessure. Là aussi, il en va de la pudeur comme de l'amour pour les ornithorynques : il vaut mieux exprimer sur la feuille une vérité profonde et qui fait sens pour soi, quitte à la garder secrète aux yeux de la classe, plutôt que d'ériger un texte écran, édulcoré, que l'on veut bien faire résonner à la place du vrai.

FINIR... ET RECOMMENCER

Les ateliers d'écriture contiennent à mes yeux, dans une forme ébauchée, ce qui doit présider à tout écriture littéraire : la chance donnée à la subjectivité de s'étendre dans son plus grand espace et ainsi d'éprouver ses propres certitudes. *Son propre corps*. Pousser le « je » à croître et percevoir ainsi, dans cet effort de croissance, les faux-semblants qui le corsètent ou l'habillent. Faire, dans une classe, que "un" parle, vingt-cinq ou trente fois. C'est, en ce sens que de telles interventions sont complémentaires de l'enseignement général voué par l'institution à construire un socle commun. J'ai commencé ce texte en évoquant les premières minutes de mes

4. *Le Grand Livre de toutes nos peurs*, Éditions Le Granit, Scène nationale, Belfort, 2010.

interventions dans les classes. Je voudrais terminer en évoquant un peu « l'après » ; ce que je garde, ce que j'emporte. Les élèves ne savent jamais le bien qu'ils me font. J'essaie de le leur transmettre mais c'est difficile. Pour moi aussi, la langue est pauvre. Je leur dis des trucs comme : « Je suis vraiment content de vous connaître » ou bien « Vous êtes formidables. » Ils ne sont pas toujours formidables, pourtant. Et je ne suis pas exactement « content ». Je pourrais aussi les quitter autrement. Dire : « Merci de m'avoir écouté, d'avoir essayé. J'ai eu l'impression que nous avons vraiment partagé ces moments. » Ou bien finir comme André Breton s'adressant à sa fille : « Je vous souhaite d'être follement aimée. » Mon émotion, en les quittant, a besoin d'une phrase comme celles-là et se reconnaît dans tous ces épilogues. Une fois encore, je n'ai pas parlé de mes livres. Je n'ai pas laissé de référence. J'ai parfois pioché à l'intérieur, quelques pages de lecture, mais sans en récapituler le contexte, le paysage entier. Malgré ces emprunts fréquents, je garde le sentiment que mes livres sont ce qui nous éloigne. Car je n'ai jamais choisi d'écrire pour eux, qui sont là. Mais je sais avoir dit l'équivalent de ce qui fonde mon travail d'écriture. Me sentir les mains et la bouche pleines de cette même matière provoque un sentiment de complétude et de bien-être rare.

Avoir pu puiser, grâce à eux, au même terreau essentiel est ce qui me libère de « ma honte » de toujours répéter devant les classes, ma même histoire... Et c'est de cela que je voudrais souvent les remercier.

P.S. : Ce texte est dédié à Henri Taquet, qui est la première personne à m'avoir fait confiance.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Sont mentionnés, ici, de préférence, les livres utilisés lors d'ateliers d'écriture.

Le mal que l'on se fait, La fosse aux ours, 2014.

Raqa, l'histoire n'est encore qu'un regard d'enfant, Médiapopéditions, 2011.

Bushi no nasake (La tendresse du guerrier), La fosse aux ours, 2011.

Portraits de femmes magnifiques, L'Escampette, 2008.

Montevideo, Henri Calet et moi, ouvrage accompagné de photographies de Lin Delpierre, La Dragonne, mai 2006.

Tous les cinq (illustrations Violaine Morlange), La Cabane sur le chien, 2005.

Anything for John, Éditions La Dragonne, 2005.

Journal de la première année, La Dragonne, 2001.

Dumky, La fosse aux ours, 2000.